

L'acharnement allemand contre Verdun

Combats violents pour la possession de Fleury

Les Allemands continuent la lutte contre le secteur nord de Verdun avec un acharnement terrible. C'est la cote de Froide-Terre et l'arête avancée du plateau de Souville, à l'extrémité de laquelle se trouve le village de Fleury, qui restent pour le moment le principal objectif de leurs efforts. Ils veulent manifestement s'infiltrer par là afin de pouvoir prendre à revers le fort de Souville qui est situé à environ 1.200 mètres au sud-est de Fleury et constitue une des principales barrières à leur avance. Jusqu'à présent, les tentatives qu'ils ont faites pour enlever les abords de la cote de Froide-Terre n'ont pas réussi.



mais en revanche, ils sont parvenus, après 48 heures d'une lutte sans répit, et au prix de pertes terribles, à prendre pied dans les premières maisons du bas du village de Fleury.

Bien que ces maisons soient dominées par celles que nous tenons vers le haut et par les positions que nous occupons à l'est en avant de la cote 344, il n'en est pas moins certain que la présence de l'ennemi, à cet endroit, constitue pour nous un voisinage désagréable. Il suffit, en effet, de jeter un coup d'œil sur la carte pour se rendre compte que si les Allemands continuaient à progresser et à nous déloger du village de Fleury, le fort de Souville serait sérieusement menacé.

Le combat qui avait battu son plein du-

rant la journée de jeudi, depuis la cote 321 jusqu'à la batterie de Damloup, au sud-est du fort de Vaux, a continué presque sans interruption pendant la nuit suivante.

A notre aile gauche, l'ennemi, profitant de la trouée qu'il avait faite dans nos premières lignes aux abords de l'ouvrage de Thiaumont, allait énergiquement de l'avant. Mais nos troupes soutenaient énergiquement le choc. Après avoir brisé à plusieurs reprises l'élan des assaillants, elles les refoulaient progressivement et regagnaient, dans la région de la cote 321 et dans celle de la cote 320, la majeure partie du terrain perdu.

La colonne ennemie, qui était arrivée jusqu'aux abords du village de Fleury, était elle-même, malgré une résistance acharnée, bousculée et obligée de reculer jusqu'à l'ouvrage de Thiaumont, où elle cherchait un abri. Mais cet échec ne décourageait pas les Allemands qui voulurent à tout prix s'emparer de Fleury. Après une nouvelle préparation d'artillerie, les Allemands lancèrent une nouvelle colonne, composée de troupes fraîches, à l'assaut du village. Repoussés à plusieurs reprises avec des pertes sanglantes, les assaillants s'accrochèrent désespérément au terrain en avant de la localité qu'ils jonchaient de cadavres. Et à force de ténacité ils parvenaient à s'infiltrer jusqu'aux premières maisons où, grâce aux renforts qu'ils recevaient, ils pouvaient prendre pied.

Sur le reste du front du secteur attaqué le combat s'est terminé tout à fait à notre avantage. Les Allemands furent partout repoussés. Bien mieux, dans la région du Bois Fumin et du Chenois, nos contre-attaques nous rendirent maîtres du terrain que l'ennemi nous avait enlevé la nuit précédente.

Pour exécuter cette formidable attaque contre le front nord de Verdun, les Allemands avaient mis en ligne des forces qui d'après les évaluations officielles dépassent six divisions, soit 80.000 hommes environ. Il est dès lors facile de supputer la gravité des pertes subies par les assaillants en raison de la longue durée du combat et de l'intensité et de l'efficacité de nos tirs d'artillerie et de mitrailleuses.

Communiqués officiels

(691^e jour de Guerre)

3 heures soir.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, l'activité de l'artillerie s'est maintenue très intense au bois d'Avocourt, à la cote 304 et au Mort-Homme. Une attaque allemande à la grenade sur nos positions de la cote 304 a été repoussée.

SUR LA RIVE DROITE, LA BATAILLE A CONTINUÉ AVEC ACHARNEMENT PENDANT TOUTE LA NUIT DANS LA PARTIE OUEST DU FRONT ATTACQUÉ. NOS CONTRE-OFFENSIVES, MENÉES AVEC VIGUEUR, NOUS ONT PERMIS DE REPRENDRE DANS LA RÉGION DE LA COTE 321 ET DE LA COTE 320 UNE GRANDE PARTIE DU TERRAIN PERDU ET DE REFOULER L'ENNEMI JUSQU'ÀUX ABORDS DE L'OUVRAGE DE THIAUMONT QU'IL OCCUPE ENCORE.

LA LUTTE A PRIS UN CARACTÈRE DE PARTICULIÈRE VIOLENCE AUX ABORDS DU VILLAGE DE FLEURY.

ENTRE LE BOIS DU FUMIN ET LE CHENOIS, NOS CONTRE-ATTQUES NOUS ONT RENDU LA TOTALITÉ DES ÉLÉMENTS DE TRANCHÉES QUE L'ENNEMI AVAIT ENLEVÉS DANS LA NUIT DU 21 AU 22 JUIN. Le bombardement ennemi, contrecarré énergiquement par nos batteries, s'est poursuivi avec une égale intensité depuis la Meuse jusqu'à l'Est du Chenois.

Des derniers renseignements il résulte que les actions offensives dans la journée d'hier sur la rive droite ont été menées par DES FORCES ALLEMANDES SUPÉRIEURES À SIX DIVISIONS.

AUX ÉPARGES, les Allemands ont fait exploser trois fourneaux de mine qui n'ont causé aucun dégât.

11 heures soir.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, la journée a été relativement calme sauf dans la région de la cote 304, où nos positions ont été bombardées par un tir lent et continu.

SUR LA RIVE DROITE, bombardement intense de nos lignes dans le secteur de la cote 321 au nord-est de la cote de Froide-Terre, et dans les bois du Chapitre et du Chenois.

La lutte a continué ce matin aux abords du village de Fleury dont l'ennemi est parvenu à occuper quelques maisons.

Pas de changement dans les autres secteurs de la rive droite où l'on ne signale aucune action d'infanterie.

Journée calme sur le reste du front.

La Chambre des États-Unis vote l'état de guerre avec le Mexique

Washington, 24 Juin. — A la Chambre des Représentants, un ordre du jour a été déposé autorisant le Président à incorporer des miliciens dans l'armée lorsqu'il le jugera convenable.

Le président de la commission de l'armée a proposé un amendement disant que ce moment est venu.

Le chef du parti républicain a approuvé l'amendement en disant que l'état de guerre existe. La Chambre a voté l'amendement à l'unanimité.

La sommation allemande à la Suisse

La Commission suisse à Paris

La Commission suisse chargée de traiter avec l'Entente la question des compensations accordées par la Suisse à l'Allemagne, est arrivée à Paris hier matin à 8 h. 30.

Accompagnée de M. Leroy, ministre de Suisse à Paris, elle a été reçue hier au ministère des affaires étrangères par une délégation des puissances alliées.

Après un très cordial échange de vues, animé de part et d'autre d'un sincère désir de tenir compte de la situation économique de la Suisse, l'étude des problèmes à résoudre a été renvoyée à l'examen de sous-commissions qui déposeront leurs rapports dans quelques jours.

D'autre part la Commission des Affaires extérieures de la Chambre a examiné hier l'attitude qu'impose aux Alliés, pour la défense de leurs intérêts et des intérêts de la Suisse, la dernière note adressée par l'Allemagne au Gouvernement fédéral.

LES RUSSSES PROGRESSENT EN BUKOVINE

Kuty pris d'assaut

RÉSUMÉ DU COMMUNIQUÉ RUSSSE

Dans le Nord, combats locaux sans grande importance.

Au Sud, la lutte continue acharnée en Volhynie.

En Bukovine, les Russes s'emparent de Kuty et marchent sur Kolomea.

(Voir en 3^e page le texte du communiqué officiel.)

En Russie, la bataille se prolonge maintenant sur le canal Oginski. Des deux côtés, les adversaires agissent offensivement ; les Russes, parce que une avance sensible au nord des marais de Pinsk aurait une influence immédiate pour dégager l'aile droite du général Broussiloff ; les Allemands, pour empêcher cette avance de se produire, et à cet effet refouler le centre des armées russes plus loin, s'ils le peuvent. En attendant, le général Broussiloff doit se maintenir énergiquement sur ses positions actuelles, par la droite, et avoir en arrière de cette droite des forces qui lui donnent toute sécurité, tandis que son aile gauche avance et facilite les progrès de son centre.

Cette aile gauche marche sans repos ; une partie de ses troupes est engagée sur les routes des Carpathes et chaque jour nous apprenons le gain d'un nouveau terrain. L'extrémité parvient maintenant vers Kimpolung, petite ville située sur la Moldava, dans sa haute vallée, à une centaine de kilomètres au sud de Czernowitz. Des dépêches nous disent qu'une partie de l'armée de Pflanzer, qu'on évalue à 67.000 hommes, est isolée de ce côté et n'a guère d'autre ressource que de passer en Roumanie. Ceci demande confirmation, car entre la ligne suivie par la gauche russe et la frontière roumaine, il n'y a place pour rien. Si les Autrichiens sont, dans cette région, devant les Russes, ils doivent gagner la Transylvanie par les cols de Sioi, de Rodna et de Borgo, lesquels passent pour n'être pas très commodes, car ils n'auront pas tous le temps de



faire usage du chemin de fer de Bistritz. Il est évidemment intéressant pour les Russes d'arriver aux cols sur les talons de l'ennemi, de façon à ne pas lui laisser le temps de s'y fortifier et de s'assurer ainsi une porte par laquelle pourraient passer d'intéressantes opérations secondaires, prenant à revers les débouchés qui existent plus au nord, conduisant à la vallée de la Theiss, vers laquelle le gros de l'armée de Pflanzer est en retraite. Dans la direction de ces débouchés, les Russes dépassent Viznic et Kouty, à 60 kilomètres à l'ouest de Czernowitz. Si les Autrichiens qui viennent encore d'être battus sur ces points ne peuvent pas remonter vers le nord pour prendre les routes du col Jablonica, ils seront acculés à des montagnes difficiles, sur les chemins desquelles leur artillerie ne les suivra pas.

Tout ceci concerne l'armée du général Leitchisky, ou plutôt la partie de son armée qui marche vers les Carpathes.

Les communiqués ne nous disent rien, pour le moment, des forces russes qui, conjointement, doivent progresser de Czernowitz sur Kolomea et Stanislaw, opération de beaucoup la plus importante en raison des résultats fructueux qu'elle est appelée à donner. Nous savons seulement, par des dépêches autrichiennes, que l'ennemi se hâte d'évacuer ces deux villes. C'est un indice, et sans doute ne tarderons-nous pas à en apprendre davantage.

Général BERTHAUT.

L'aile droite de Pflanzer acculée à la frontière roumaine

Petrograd, 24 Juin. — Par l'occupation de Goussa et d'Houmora, l'armée du général Leitchisky, a acculé presque toute l'aile droite de l'armée du général Pflanzer à la frontière roumaine.

A l'aile gauche, les Autrichiens défendent avec acharnement les voies allant vers Kolomea, seul point de liaison des forces ennemies de Galicie et de Bukovine. Aussi, attend-on un violent combat sur le Pruth supérieur, car la perte de Kolomea découvrirait toutes les voies du sud vers Lvoff (Lemberg), par Stanislawoff ; mais les Russes, tenant Gorodenka, Sniatyn et Koutz menacent Kolomea par le nord-est, l'est et le sud.

Dix mille prisonniers autrichiens faits dans la région du sud-ouest du front ont été mis à la disposition du zemstvo de Kief, pour les travaux de la campagne. Tous les prisonniers recevront un salaire.

Les Austro-Hongrois battus se réfugient en Roumanie

(De notre correspondant particulier)

Zurich, 24 Juin. — Les Autrichiens reconnaissent que les troupes russes occupent Kuty, à vingt kilomètres sud de Kolomea, qui est déjà très menacée à l'est par les corps russes venant de Sniatyn.

Suivant la Gazette de Francfort, des fuyifs de Bukovine arrivent par milliers en territoire roumain. Le gouvernement roumain prend des mesures pour assurer leur subsistance.

M. Zaimis confirme l'acceptation de la Grèce

(De notre correspondant particulier)

Athènes, 24 Juin. — En confirmation des assurances qu'il avait déjà données verbalement aux représentants des puissances protectrices à Athènes, M. Zaimis vient de leur faire parvenir une note écrite dans laquelle, prenant acte que les puissances alliées sont « toujours animées envers la Grèce de l'esprit le plus bienveillant et le plus amical, mais décidées en même temps à obtenir sans discussion ni délai l'application de ces mesures indispensables » il « s'engage à exécuter intégralement les demandes précitées ».

L'action des Alliés doit être énergique

La Commission des Affaires extérieures de la Chambre a examiné, hier, la situation politique en Grèce après l'ultimatum adressé au gouvernement d'Athènes par les Alliés, et la situation militaire après les nouvelles violations de la frontière grecque par les troupes bulgares.

Persistant dans ses décisions antérieures, elle a conclu que les mesures prises par la France, l'Angleterre et la Russie devaient être appliquées énergiquement, et que les mesures militaires qu'exigent les circonstances devaient être prises dans le plus bref délai à Salonique.

Troubles graves à Nuremberg

Zurich, 24 Juin. — Des troubles graves ont éclaté à Nuremberg.

La police a chargé par deux fois les manifestants qui sont allés briser les vitres et les portes de l'Hôtel de Ville.

On annonce de nombreuses arrestations.

Pourquoi je n'ai pas vu bombarder Athènes

(De notre envoyé spécial)

Athènes, 24 Juin. — On a failli bombarder Athènes, débarquer au Phalère, et voir nos soldats arrachés des montagnes de la Macédoine faire monter sous leurs pas la poussière de la Grèce vers l'Acropole.

J'étais parti de Salonique pour assister à cela. Mais écoutez toutes les émotions de ces heures ; c'est de l'Histoire. Depuis six jours au moins, rien qu'à respirer l'atmosphère de Salonique, on sentait que quelque chose d'extraordinaire était dans l'air, quelque chose de sensationnel, de considérable. Les gens qui étaient à même de savoir posaient un doigt sur leurs lèvres et, mystérieux et agités, disaient : « Vous allez voir ! » Chaque officier rencontré vous demandait :

— Eh bien ! Est-ce que vous êtes au courant ?

— Non.

— Moi non plus, mais ce sera de premier ordre.

— Quoi ? Vous ne savez pas, insistait une autre personne en vous serrant la main, pleine de pitié.

— Est-ce qu'il arrive des Japonais ?

— Mieux que ça !

— Des Peaux-Rouges ?

— Mieux que ça !

— Nous débarquons à Cavalla ?

— Peuh ! faisait-il.

On ne vivait plus que dans l'attente de cet inconnu. On rencontrait dans les rues de Salonique un général de division dont le quartier, jusqu'à présent, avait été ailleurs que sur les quais ; on rencontrait des officiers. Ils n'étaient évidemment plus sur le chemin de Sofia.

— On vous embarque, leur demandai-je ?

— Oui, mon cher, une fois de plus.

— Où allez-vous ?

— Est-ce que l'on sait !

En effet, on les embarquait. Une brigade était déjà sur les transports, l'armée d'Orient n'en avait pas fini avec son étrange destinée : elle allait encore courir l'aventure et l'un de ses détachements partait pour Athènes. C'est donc pour cela que, depuis plusieurs jours, Sarraïl avait un souci de plus dans les yeux.

Six cuirassés à droite de la rade venaient de recevoir l'ordre d'être prêts et chauffaient.

Le lendemain matin, j'étais en route pour le Pirée. En même temps que nous, un croiseur italien appareillait : il fallait que l'Italie fût représentée.

En rade, à mesure que nous sortions, nous croisions des transports pleins de troupes. Le casque colonial sur la tête, nos poilus étaient sur le pont ; c'étaient les nouveaux pèlerins de l'Acropole. Quelle histoire que l'histoire de ces soldats d'Orient !

Puis, le large nous prit et nous ne sûmes plus rien. L'après-midi passa, puis vint la nuit, puis vint l'un des nombreux chalutiers qui montaient une garde sévère, puis vint le matin. Nous approchions, nous tendions déjà l'oreille. « Écoutez, disaient des amis, c'est le canon. » Ce n'était pas le canon, ce n'était que sa hantise. Notre ignorance de la situation grecque était entière. Pourquoi nos soldats devaient-ils débarquer à Athènes ? Pourquoi des cuirassés étaient-ils prêts ? Nous ne savions rien. C'est d'ailleurs toujours ainsi en guerre : ceux qui participent aux événements en ignorent les causes. On se débat au milieu de l'incendie sans savoir qui l'a allumé.

Nous approchions de plus en plus, nous n'étions pas à trois heures d'Athènes, les chalutiers se multipliaient. Que se passait-il ? Voici les plus pures lignes que la nature ait jamais profilées sur l'horizon, c'est-à-dire les côtes d'Attique. Voici l'Acropole encore toute petite, si l'on peut dire que l'Acropole est petite.

Soyez calmes, Athéniens ; quoi qu'il arrive, le rocher est sacré ; ce ne sont pas les Français, ce sont les Allemands qui ont fait Reims.

Midi ! 43 degrés à l'ombre

Midi, 43 degrés à l'ombre ; et il n'y a pas d'ombre ! Nous rentrons dans le port du Pirée. Est-ce que nous allons y trouver place ? Ce port est comme les boulevards un jour de carnaval, l'eau ne peut même plus clapoter entre les bateaux tant ils sont serrés. C'est le blocus. Mais est-ce la guerre ?

En passant, nous n'avons vu aucun cuirassé à Phalère, nous n'en voyons aucun ici, pas de transports de troupes non plus. Que se passe-t-il ? Le navire jette l'ancre. Comme d'habitude des barcasses viennent fourmiller autour, comme d'habitude. Nous descendons, nous passons à la douane, nous sortons sur la place. Il n'y a que des hommes qui dorment par terre. Une demi-heure après, je suis à Athènes ; c'est le silence le plus majestueux et le repos le plus étendu. Ceux qui ont des maisons sont couchés sous leur moustiquaire, ceux qui n'en ont pas sont étendus le long des trottoirs. La voilà donc le bombardement à Athènes.

Non, mais le président du Conseil Skouloudis avait démissionné. L'abcès était crevé ; il avait été énorme. Depuis 48 heures, Athènes bouillonnait ; on parlait haut dans les rues ; la Bourse baissait ; les Grecs disaient : « Est-ce que l'Entente va continuer longtemps le blocus, sans nous faire savoir ce qu'elle désire ? »

Les séances de la Chambre se prolongeaient. Il faisait une chaleur inconcevable au centre de l'Afrique. A Salonique, nos troupes s'embar-

quaient pour Athènes, notre escadre croissait dans les eaux de Phalère. Les ministres ennemis, leurs malles bouclées, étaient prêts à chaque minute à partir pour Larissa. L'atmosphère était étouffante. C'était mardi, à minuit, on apprenait la démission de Skouloudis.

Le lendemain matin, dès la première heure, M. Streit, ancien ministre de Grèce en Allemagne, sur l'ordre du roi, part pour Egina chercher Zaimis en torpilleur. Zaimis arrive, saute dans une auto et en route pour Tatof ! Tatof est la résidence d'été des souverains.

Dès lors, ce chemin devient une véritable piste pour automobiles.

Après Zaimis, c'est le général Yannakitsas, ancien ministre de la Guerre, c'est Gounaris ; tous les grands champions politiques courent le circuit. La route est chaude. Auront-ils la chance de ne pas trop crever ?

La note de l'Entente

A midi et demi, les ministres de France et d'Angleterre se rendent aux Affaires étrangères. M. Politis, directeur politique, les reçoit.

« D'ordre de nos gouvernements, lui disent-ils, nous vous portons cette Note qui ne souffre ni discussion ni délai. » C'était celle que vous connaissez, celle qui, enfin, parlait net.

Skouloudis était absent, on le retrouve. Des troupes grecques sont envoyées à Phalère qui s'opposent à notre débarquement. L'artillerie suit.

Pendant ce temps, le ministre de Russie, M. Demidoff, ami personnel du roi, saute également dans une auto, prend part à la course, et file à Tatof. Sa Majesté ignorait la Note. M. Demidoff la lui présente. Sa Majesté la prend nerveusement, la lit.

M. Demidoff lui apprend que 40 vaisseaux de guerre sont sur ses côtes et que les Français sont prêts à mettre pied à terre.

— Eh bien ! c'est bon, dit-elle ; puisque c'est le trône qui est en danger, je cède.

Skouloudis rassemble ses ministres démissionnaires, il les tire les uns du table, les autres de leur sieste. A 4 heures, ils tiennent conseil. L'escadre française commençait justement à montrer ses fumées du côté de Phalère. La Grèce n'était plus, cette fois, pressée moralement, mais effectivement.

Cependant Skouloudis est fin. S'il ne peut pas gagner autre chose, il gagnera du temps ; il envoie Politis à nos ministres avec cette mission : « Vous leur direz que, le gouvernement étant démissionnaire, c'est à son successeur que la Note doit être remise. » Nos ministres se refusent à accepter cette explication.

A 6 heures, le roi, vêtu de toile blanche, traverse Athènes en auto découverte ; il arrive de Tatof. Il rentre à son palais ; il va tenir un suprême conseil et annoncer sa décision. Le prince héritier, le général Doumanis, chef d'état-major, des officiers d'état-major, M. Streit, y assistent. Ils causent. Notre escadre fume.

La Chambre est toujours réunie ; Skouloudis y court :

« Nous déposons notre démission, dit-il. »

La Chambre crie : « Vive le roi ! Vive la Charte ! »

Gounaris avait dit à ses amis : « Maintenant que vous connaissez la Note, vous pouvez supposer la réponse que nous lui ferons. » Mais Zaimis se précipite aux légations de France et d'Angleterre : « Au nom de mon souverain, prononcez-t-il, je viens vous annoncer que nous acceptons toutes les conditions de l'Entente. »

Ainsi en avait rapidement décidé Sa Majesté. Voilà pourquoi je n'ai pas vu bombarder Athènes.

Albert LONDRES.

LE VIDOVAN

Pour la Journée Serbe

Le gouvernement a pris une généreuse initiative : il a décidé que la journée d'aujourd'hui dimanche 25 juin recevrait cette année le nom de Journée Serbe et qu'un appel serait fait à la douce charité française, en faveur de la malheureuse nation. Par une de ces attentions délicates qu'a si souvent notre France lorsqu'elle est en contact avec une nation qui n'a pas été fixée au hasard. Elle a voulu que celle-ci tombât à la veille du 28 juin, fête nationale de la Serbie, ou pour mieux dire, fête nationale de tous les Serbes, libres ou soumis au joug étranger, héritiers de ces soldats qui, venus de toutes les provinces de leur pays alors si vaste, ont lutté jusqu'à la mort pour sauver l'Europe de l'invasion turque.

Le 28 juin est l'anniversaire de la bataille de Kosovo. Chose surprenante, ce que nos âmes célèbrent, unies dans un même amour pour la patrie, en Bosnie comme au Monténégro, en Serbie comme en Croatie, en Macédoine comme en Herzégovine, c'est l'anniversaire de la plus grande défaite qui, pendant des siècles depuis 1389, entraîné avec elle tant de deuils et de souffrances, toutes les misères et pis encore le plus dur des esclavages. Mais à Kosovo, le courage n'avait jamais failli, l'honneur était resté sauf et il appartenait aux générations futures de rendre hommage à tous ces héros qui avaient préféré la mort à la perte de la liberté et dont pas un n'avait voulu reculer. Si complète, si cruelle qu'avait été la défaite elle n'avait pas réussi à tuer l'espérance. Les femmes et les vieillards savaient qu'il fallait tout dire aux enfants et leur expliquer que la défaite n'était que le point de départ d'une nouvelle lutte.

Le chemin de terre conduisant à Fleury devant Douaumont

Gérard Harry.

1991

LE RETOUR D'ÂGE.

Toutes les femmes connaissent les dangers qui les menacent à l'époque du **RETOUR D'ÂGE.** Les symptômes sont bien connus. C'est d'abord une sensation d'étourdissement et de suffocation qui étirent la gorge, des bouffées de chaleur montent au visage pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulièrement ou trop abondantes et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut sans plus tarder faire une cure avec la



Exiger ce portrait

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cesserons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'est point mariée, doit faire usage de la **JOUVENCE**. C'est une loi de la nature, des intervalles réguliers, si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme, etc. ce qui est très commun, la mort amène. Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles : Tumeurs, Cancères, Métrites, Fibroides, Maux d'Estomac, d'Intestins, des Nerfs, etc.

La Jouvence de l'Abbé Soury, dans toutes les Pharmacies, Fleurs de France, n° 1, francs gare et fr. 60. On trouve aussi la Jouvence de l'Abbé Soury, adresse à Pharm^e Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Bien exiger la VÉRITABLE JOUVENCE de l'Abbé SOURY car elle seule peut vous guérir.

(Notice contenant renseignements gratuits) 287

SEMAINE
PARIS
DES

SEMAINE
PARIS
DES

SEMAINE
PARIS
DES

SEMAINE
PARIS
DES

SEMAINE
PARIS
DES

SEMAINE
PARIS
DES

SEMAINE
PARIS
DES

SEMAINE
PARIS
DES

SEMAINE
PARIS
DES

SEMAINE
PARIS
DES



drap foulé,
ou **verdâtre,**
rolant de
ntures côtes.
1905.
taine
18 fr.
tagal,
velours.
sède a... **9.75**

ROBE percale souple,
marine, mauve, nattier
et noir, rayée blanc
col et parements ornaul,
ceinture cuir.
A la Samaritaine
Soiées a... **14.75**

CAPELINE souple,
crêpon soie et ottoman.
Soiées a... **6.90**

NOS SOLDATS
MÉNAGE à 1^{re} 65

[illegible]